

ECRAN TOTAL
5 au 18 mars 2025



Willy et Jojo, deux ados inséparables, passent leur temps à chasser l'ennui dans un petit village au cœur de la France. Ils se sont fait une promesse : ils partiront bientôt pour la ville. Mais Jojo cache un secret. Et quand tout le village le découvre, les rêves et les familles des deux amis volent en éclat.

de **Antoine Chevrollier**
avec **Sayyid El Alami – Amaury Foucher – Damien Bonnard**
1 h 43 – France – Sortie : 5/02/25 - Tandem

Semaine internationale de la Critique : Cannes 2024



Antoine Chevrollier

Antoine Chevrollier est né à Angers, dans le 49. Un jour, il a failli se noyer dans la Loire. Depuis il a réalisé plusieurs épisodes de la série *Le bureau des légendes* et *Baron noir*. Il a ensuite créé, écrit et réalisé la série *Oussekiné* qui remporta de multiples prix à travers le monde et fut nommé aux Bafta Awards. *La Pampa* est son premier film. Il l'a tourné dans sa région et son village natal.

Sayyid El Alami est un acteur français, né à Colomiers (Haute-Garonne) Il se fait connaître grâce à ses rôles principaux dans la série télévisée américaine *Messiah* (2020) et la mini-série historique française *Oussekiné* (2022).

En 2024, il est nommé pour le Lumière de la révélation masculine pour son interprétation dans le drame *Leurs enfants après eux* de Ludovic et Zoran Boukherma.



Amaury Foucher débute sa formation d'acteur au Théâtre Espace Marais entre 2015 et 2018, où il développe les techniques fondamentales du jeu. Poursuivant son parcours, il intègre l'École Claude Mathieu de 2021 à 2023, où il explore le théâtre classique et contemporain, interprétant des œuvres de Wajdi Mouawad (*Littoral*, *Incendies*), Ibsen (*Peer Gynt*) et Jean-Luc Lagarce (*Carthage*, encore). En 2025, Amaury fait ses débuts au cinéma dans **La Pampa**.

À propos de *La Pampa* : Marilou DUPONCHEL

Semaine de la critique Cannes : Entretien avec Antoine Chevrollier

Je n'ai pas fait d'études, je me suis retrouvé catapulté dans le monde du cinéma. Je suis monté à Paris avec l'envie de faire des films mais sans aucune connaissance du milieu. J'ai loué une caméra, fait un premier, un deuxième film puis je me suis retrouvé assistant. J'ai réalisé ensuite un clip d'un groupe qui s'appelle Bagdad et qui a

J'aime beaucoup *Fishtank* et la manière dont Andrea Arnold donne une profondeur à ses personnages qui sont intensément creusés. J'aime qu'il y ait dans la narration quelque chose de taiseux autour des personnages et qu'une

Le film vient d'une discussion à une terrasse de café avec un ami et au cours de laquelle est revenu à mon esprit ce terrain qui s'appelle la pampa et qui se trouve dans le village où j'ai grandi. C'est un terrain de moto-cross qui générait beaucoup de fantasmes à mes yeux à l'époque. C'est un sport qui coûte cher mais qui ne rapporte pas grand chose. Mes parents

Je suis pour une description réaliste des choses et pas naturaliste que je vois, parfois, comme une forme de fainéantise ou de cynisme. J'ai beaucoup aimé certains films naturalistes mais c'est quand même une école dirigée, en partie, par une classe bourgeoise qui pose parfois un regard supérieur sur une autre classe qu'il fantasme sans la connaître ou qu'il filme dans des décors et une lumière blafarde. Ce n'est pas ce qui m'intéressait mais je voulais être très proche

bien marché dans le réseau queer. C'est là qu'on s'est fait repérer par Eric Rochant qui préparait *Le Bureau des légendes*. Il m'a confié la réalisation de scènes nerveuses de la première saison. J'ai ensuite réalisé *Baron noir*, puis créé *Oussekine*, qui me semblait indispensable à raconter. En parallèle j'écrivais *La Pampa*.

attitude, un regard, un vêtement puissent en dire beaucoup. On retrouve ça aussi chez Mungiu ou Coppola. Quand nous avons écrit *La Pampa* avec Bérénice Bocquillon et Faïza Guène, la question omniprésente était : qui sont nos personnages ?

n'avaient pas les moyens de me payer une moto mais je regardais les autres à travers les grilles. Le fantasme n'était pas tant lié à la pratique qu'à ce qu'elle générait en virilisme exacerbé avec tous ces hommes, et ces femmes d'ailleurs aussi, qui jouaient très bien le jeu du patriarcat, de la masculinité toxique. Ça me fascinait. Je l'ai plus tard déconstruit.

d'une réalité. C'est ce dont parle Bourdieu dans *La Distinction* sur le traitement du bagage culturel de la classe prolétaire, qui va être plus gras, plus souligné. A l'origine, même si aujourd'hui les choses ont changé, *La Pampa* est un film que je voulais dédier aux gens de mon enfance, de mon adolescence et que je voulais généreux. La générosité est parfois taxée de mauvais goût. Moi je pense qu'on peut nouer les choses.

[...] Sayyid El Alami [...] concentre tout l'intérêt que l'on porte au film. Sa présence, mélange d'une douceur à fleur de peau et d'une sorte de franchise ultra-émouvante, donne son relief aux plans, gonfle le film d'un regard humain, vacillant, porté sur cette histoire qui file droit et sème un caillou de plus sur la grand-route du naturalisme français, genre tutélaire qui demanderait à être un peu secoué, non pas seulement en termes de représentation, mais également sur le plan esthétique. (Laura Tuillier - Libération)



Antoine Chevrollier n'a jamais fait de motocross mais il allait « derrière les grillages » pour les regarder rouler.

Photo Pétry

Avec "La Pampa", Antoine Chevrollier explore la course effrénée au temps de l'adolescence (Odile Morain : Franceinfo : Culture)

"La Pampa" tient les spectateurs en haleine grâce à une très belle réalisation portée par une formidable équipe de comédiens, notamment les deux jeunes acteurs, époustoufflants de vérité.

Il y a des films qui vous touchent en plein cœur. C'est le cas de **La Pampa**, le premier long-métrage réalisé par **Antoine Chevrollier**. Après avoir été aux manettes de plusieurs séries (**Le Bureau des légendes**, **Oussekiné** ou **Baron noir**), il signe ici un film personnel, puissant et magnifiquement interprété par des comédiens très engagés, à voir au cinéma mercredi 5 février.

La salle vient à peine de s'éteindre que des voix envahissent l'écran noir. Des jeunes garçons s'invectivent, se lancent des défis, se chambrent gentiment, font vrombir les moteurs. Puis la lumière inonde. "Vas-y Jojo, on a qu'une vie !", lance un adolescent. Tee-shirt jaune, cheveux blonds peroxydés, le Jojo en question n'a peur de rien. Il enfourche sa moto et fonce à tombeau ouvert contre l'avis de Willy, son meilleur ami. Objet du challenge : griller le stop qui croise une route départementale très passante.

Le ton est donné. Tout le film d'**Antoine Chevrollier** emprunte des destins qui se

Il y a la mère de Willy qui se démène avec ses deux enfants, passe du temps avec les personnes âgées, et puis il y a **Marina**. Une

croisent dans un village du Maine-et-Loire. Il y a donc ce fameux **Jojo** (un premier rôle porté avec brio par **Amaury Foucher**) et puis il y a **Willy** (**Sayyid El Alami** découvert dans la série **Oussekiné**).

Le premier prépare sous la coupe de son père (Damien Bonnard) et de son entraîneur (Artus à contre-emploi) le championnat de France de motocross sur le terrain du village : La Pampa. Le second révise mollement le bac. Si l'un est solaire et fonceur, le second, marqué par le décès de son père, est plus sombre et réservé. Mais ces deux-là sont unis par l'enfance. Une amitié inébranlable, même le jour où Willy découvre le secret de Jojo. Un secret qui va pourtant éclater sur la place publique et faire tout basculer.

Dans cette petite bourgade typiquement française, tous les gens se côtoient, tous les pavillons se ressemblent, toutes les classes sociales sont représentées. Si le récit d'**Antoine Chevrollier** suit le parcours de ces deux jeunes garçons, il ne minore pas la place des autres personnages.

jeune étudiante aux Beaux-arts (Léonie Dahan-Lamort) de passage chez son père, mais qui n'a qu'une envie : s'échapper de ce

décor "resté bloqué dans les années 1950 avec des rumeurs, les réputations, il faut s'ouvrir l'esprit", lance-t-elle aux garçons qui l'interrogent sur sa liberté sexuelle.

Film généreux

C'est dans son village d'enfance, à Longué-Jumelles dans le Maine-et-Loire, qu'**Antoine Chevrollier** a choisi de camper l'intrigue de son premier film. "Je me suis rappelé cet endroit enfoui dans ma mémoire, c'était un assemblage de sensations, de bruits, de grouillements sonores et visuels. J'ai alors imaginé un récit qui pouvait naître de ce lieu si particulier, une sorte d'arène du motocross", raconte-t-il.

Pour autant, **La Pampa** n'est pas un film autobiographique, mais d'avantage un récit de vie proche de la réalité. "À l'origine, même si aujourd'hui les choses ont changé, **La Pampa** est un film que je voulais dédier aux gens de mon enfance, de mon

Une réflexion anodine qui s'inscrit comme le point de rupture du scénario. Car dans ce monde dans lequel la virilité, le patriarcat et les schémas conventionnels sont de mise, l'homosexualité est encore taboue.

adolescence et que je voulais généreux. La générosité est parfois taxée de mauvais goût. Moi, je pense qu'on peut nouer les choses", confie le réalisateur.

La magie de **La Pampa** réside aussi dans les séquences qui alternent les silences et les moments d'intense dramaturgie. Grâce à de longs travellings sur la Loire, sur la campagne, à travers une vitre de train ou dans la frénésie du terrain de motocross, **Antoine Chevrollier** nous fait vivre des émotions très fortes. Tourner sur ses terres dans la douceur angevine s'avère une merveilleuse idée cinématographique.



"J'aime qu'il y ait dans la narration quelque chose de taiseux autour des personnages et qu'une attitude, un regard, un vêtement puissent en dire beaucoup."

Antoine Chevrollier

Holy motos (Marcos Uzal : Cahiers du Cinéma)

Sur le papier et à quelques détails près, **La Pampa** aurait pu être un film français typique des années 1990, héritier d'**André Téchiné** : scènes de la vie adolescente de province (un bled du Maine-et-Loire, en l'occurrence), entre rêves intimes et injonctions des parents, entre émois amoureux et désirs secrets.

Le monde du moto-cross sert ici de cadre à une solide histoire d'amitié entre deux jeunes hommes ; la découverte de l'homosexualité de l'un d'eux viendra tout bouleverser, moins entre eux qu'avec tous les autres - famille, camarades de lycée,

amant clandestin. Les schémas connus servent ici de trame à un récit qui ne cesse de gagner en épaisseur romanesque, comme si ce qui semble convenu scénaristiquement était précisément ce contre quoi se battent et se débattent les personnages. Autrement dit : le synopsis ce sont les atavismes, ce qui se rejoue schématiquement. Tout ce qui en déborde, l'essentiel, repose sur la singularité des personnages, leur vitalité et tragédie propres, qui échappent aux archétypes sociaux ou psychologiques.

Aucun personnage n'est sacrifié ou réductible à une fonction : tous finissent par surprendre, même le père le plus rigide, et donc par exister dans toute leur complexité humaine.

Ainsi, le récit ne va jamais tout à fait où l'on pourrait l'attendre et, surtout, les idées de mise en scène d'**Antoine Chevrollier** (dont c'est le premier long métrage) ne sont jamais paresseuses, évidentes - sans effets, simplement, elles décalent la perspective, font des pas de côté.

La Pampa ne trouve pas son originalité dans ce qu'il met en place, mais dans la foi qu'il accorde à des êtres qui évoluent constamment grâce aux autres (ou à cause d'eux). Les acteurs y sont pour quelque chose, tous parfaitement accordés malgré leurs différences de registres, tous précisément justes - des plus débutants (**Sayyid el Alami, Amaury Foucher, Léonie Dahan-Lamort**) aux plus expérimentés (génial **Damien Bonnard, Artus** à contre-emploi), et des principaux aux plus secondaires.

Quant au moto-cross, il cesse de n'avoir qu'une fonction symbolique (de l'énergie à la fois débordante et fragile de la jeunesse) dès que le cinéaste prend le temps de le filmer, en tant que forme particulière de perception et de sensation. Modestement, **Chevrollier** retrouve dans *La Pampa* quelque chose qui faisait la valeur du cinéma français et qui a tendance à se perdre : une fièvre romanesque nichée au cœur de l'apparente banalité.



Dans un premier long métrage parsemé de vrais moments de grâce, Antoine Chevrollier examine les répercussions du coming out d'un ado champion de motocross. (Bruno Deruisseau – les Inrocks)

Qu'on calme tout de suite les fans de grands espaces ou du cinéma argentin, le titre du film d'Antoine Chevrollier ne renvoie pas aux vastes prairies d'Amérique du Sud. Il s'agit plutôt du (véritable) surnom donné au pré carré des adeptes de motocross d'une petite commune située entre Tours et Angers, territoire où le réalisateur a grandi. Passé par *Le Bureau des légendes* et *Baron noir*, puis créateur de la série *Oussekine*, Antoine Chevrollier a voulu que son premier film, sélectionné à la Semaine de la critique l'an dernier, s'inscrive dans son village natal. Non pas qu'il ait une dimension autobiographique particulière ou que le cinéaste ait lui-même passé sa jeunesse à tourner en rond dans la pampa en question, assis sur une 50 cm³. Non, on sent plutôt chez lui l'envie de s'emparer du sujet de la masculinité, de la façon dont elle se (dé)construit ou tue lorsqu'elle est toxique, en se reconnectant avec ce qui a participé à la construction de sa propre masculinité, à savoir la mythologie entourant le motocross.

Jojo (Amaury Foucher, blondeur platine) y fait figure de jeune champion local, dopé aux encouragements et ambitions de son père (Damien Bonnard, regards sévères). Pour gagner des courses, il peut compter sur Willy (Sayyid El Alami, traits d'ange et déjà acteur principal d'*Oussekine*), son meilleur ami qui lui fait aussi office de mécanicien.

Tout bascule le jour du coming out de Jojo. Willy ne réagit pas mal, c'est plutôt tout le contraire. Le problème vient des adultes, de leurs trahisons, de leur violence et de leurs névroses. Surtout celles du père de Jojo, incapable d'encaisser l'homosexualité de son fils et la liaison qu'il entretient avec Teddy (Artus, super à contre-emploi), un autre membre du staff qui trompait sa femme avec l'adolescent.

D'Été 85 de François Ozon à *Rodéo* de Lola Quivoron en passant par *Eat the Night* de Jonathan Vinel et Caroline Poggi, et même une scène des *Reines du drame* d'Alexis Langlois, portée par le tube *Bikeuse amoureuse*, la moto est-elle devenue le moyen de locomotion privilégié des *teen movies* queer français (lointains héritiers des deux motards fauchés et sublimes dans *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant) ? **La Pampa** s'inscrit dans cette lignée, tout en se tenant à distance de tout cachet branché. Davantage *old school* qu'*arty cool*, le film rappelle plus la douceur amère d'un Téchiné ou les imbroglios psychologiques d'un Ozon que l'esthétique plus contemporaine des autres cinéastes cités.

Privilégiant une forme d'efficacité à laquelle Antoine Chevrollier a été formé dans la réalisation de séries, la mise en scène est fluide et toujours à l'os des sentiments. Outre la justesse du jeu des acteurs, le film multiplie les déviations avec une vraie grâce, se joue des faux-semblants et finit par atteindre une densité tragique assez bouleversante, à l'instar d'*Iron Claw* de Sean Durkin, autre exploration très réussie de la masculinité toxique transmise de père en fils par le truchement du sport.

« La Pampa » parle avec justesse et sans raccourcis sociologiques de ce qui vous entrave et vous enclave à un âge où rêver semble déjà proscrit. (X. Leherpeur : L'Obs)

Ce premier film d'Antoine Chevrollier raconte l'amitié entre deux adolescents passionnés de motocross et séduit par la justesse de son ton et sa finesse d'écriture. (C. Renou-Nativel : La Croix)

Sayyid El Alami irradie dans "La Pampa" d'Antoine Chevrollier

Au dernier festival de Cannes, nous rencontrons le jeune comédien qui présentait le très beau "La Pampa". On l'a revu depuis face à Paul Kircher dans "Leurs Enfants après eux". Dialogue avec un jeune comédien impactant. (Jean-Marc Lalanne : Les Inrocks)

Quel a été votre trajet pour devenir acteur ?

Je suis né à Colomiers, près de Toulouse. J'ai d'abord beaucoup rêvé de devenir footballeur professionnel. Mes parents ne m'ont pas vraiment poussé. J'ai renoncé. Mais vers 12-13 ans, en regardant des making-of, en voyant les équipes rire ensemble, être en groupe, j'ai eu envie de faire ça. Peu à peu, j'ai vu beaucoup de films. Ceux que regardait mon frère : *Ma 6-T va crack-er*, *Malcolm X*, la série *The Wire*... Au début du lycée, le désir de faire du cinéma s'est concrétisé dans ma tête. Je suis arrivé à Paris sans argent et sans connaître personne. Je me suis inscrit en fac de langues, j'étais en cité U. Je me suis inscrit à 1000 Visages, l'association qu'a fondée Houda Benyamina pour rendre les métiers du cinéma plus accessibles. Mais l'envie d'écrire, ou de réaliser, a toujours été là, comme l'envers d'une même pièce.

Vous obtenez un premier rôle important dans une série américaine de Netflix, *Messiah*.

Oui, j'ai passé un casting, et j'ai été pris. Ça n'avait aucun sens ! [rires] J'étais un gars de 20 ans débarqué d'un patelin près de Toulouse et je me retrouvais sur une série américaine à 90 millions de budget, réalisé par James McTeigue de *V pour Vendetta*, que j'avais vu ado 50 fois. J'étais en panique chaque jour.

Puis vient *Oussekine*, la série créée par le réalisateur de *La Pampa*, Antoine Chevrollier ?

Je pense que le rôle de Malik Oussekine restera le rôle le plus important de ma vie. J'ai rencontré sa famille, ses frères. Ils m'ont raconté son histoire. C'est une histoire triste et violente. J'ai une admiration immense pour la façon dont Antoine l'a racontée.

Vous avez donc retravaillé ensemble sur son premier long-métrage, *La Pampa*. Pouvez-vous nous parler de la façon dont vous avez travaillé votre personnage ?

Le personnage est défini comme un observateur. Son monde intérieur est très présent. Il y a beaucoup de choses qu'il ne dit pas. Dans tous les personnages, on peut s'identifier à certains traits. C'est ceux-là qu'il faut exacerber.

Vous avez des envies pour la suite ?

Je suis vraiment très heureux d'avoir joué dans *Oussekine* et *La Pampa*. J'aime l'endroit que ces films campent, ce qu'ils racontent, la façon dont ils luttent contre l'intolérance et la stigmatisation. Mais j'aimerais aussi vagabonder un peu partout, tourner par exemple de pures comédies.

